

Il s'appelait René, il était ajusteur à l'atelier du labo qui l'employait. Il avait une mauvaise réputation tenace, qu'il avait attrapée comme on attrape une maladie honteuse et elle lui collait à la peau. Comme il avait du caractère, il s'était battu contre cette mauvaise manière qu'on lui avait faite. Mal lui en prit, et sa réputation déjà si sulfureuse, se doubla d'une solide crédit de forte tête. Autant dire que dans ce milieu où tout le monde pliait l'échine avec grâce, il faisait tache.

Il avait un regard droit et pénétrant, d'un gris bleu métallique, presque intimidant quand il vous fixait, les sourcils froncés. On sentait qu'il jugeait son vis à vis et ses yeux là, vous pénétraient jusqu'à l'âme.

Je n'entretenais pas avec lui de relation professionnelle très proche et j'aurais pu l'ignorer ad vitam æternam. Je ne sais plus pourquoi ni en quelle circonstance, il s'arrêta un jour à mon niveau et qu'il m'adressa la parole.

Je découvris un homme aux connaissances variées, un esprit curieux dont les talents s'étendaient bien au-delà des limites de son métier. Il s'intéressait à l'électronique et quand arriva l'aube de l'informatique, il fut parmi les premiers à s'intéresser au sujet. Il était visionnaire et comme il me disait qu'un jour l'informatique me serait nécessaire à l'exercice de mon métier, j'en doutais. Mais il me prouvait le contraire, et si je continuais à ne pas le croire et lui riait au nez, il hochait la tête tristement.

Pourtant, c'est bien grâce à lui, parce qu'il m'y avait poussé, que je m'inscrivis à des cours de « basic » très en vogue à l'époque.

René doublait ses connaissances techniques d'une solide philosophie de la vie, qu'il se forgeait dans ses lectures nombreuses et ciblées. Je me souviens encore de longues marches dans les bois à l'heure du déjeuner où nous refaisions le monde à notre façon. Son analyse fine des choses et des êtres, lui permettait de survivre en milieu hostile.

Il finit par me raconter la mésaventure qui avait conduit à lui coller sa si piètre notoriété sur le dos. Peu de temps après son arrivée au labo, il avait été témoin d'un vol, et comme il était nouveau dans la maison, il s'était tu. Les vols continuèrent, des gens se plaignirent, comme René était nouveau et que les vols avaient lieu dans sa périphérie immédiate, tous les regards se tournèrent vers lui.

Il se défendit, tout en s'interdisant de dénoncer le coupable, et jamais le doute ne s'estompa.

Un jour, il ne vint pas au travail, puis un autre jour et un autre encore.

Je m'inquiétais et finis par apprendre sa maladie. Un sale cancer du pancréas l'emportait irrémédiablement.

Puis je reçus un coup de téléphone, c'était lui qui m'appelait depuis son lit de souffrance, et nos conversations reprirent à distance. Jusqu'au jour où il m'appela, je sentis sa souffrance par delà les mots, je savais aussi combien nos discussions lui faisaient du bien. Je m'efforçais donc de lui parler, il me répondait dans une douleur de plus en plus perceptible et jusqu'aux larmes, quand soudain, sa voix disparut à l'autre bout du fil. A mes « allô ! » désespérés, ne répondaient que les bruits ordinaires d'un hôpital.

Je restais longtemps le combiné en main, sans oser le reposer sur sa fourche et couper la communication, définitivement.